

Un jour un homme s'est élevé au-dessus de la foule, comme un apôtre, comme un prophète, et a dit au public qui l'écoutait bénévolement: « Vous voyez en moi le plus grand génie du monde,

L'oracle de la musique,

Le dieu des instruments de cuivre,

Le premier compositeur de l'univers.

Cet homme se nommait Richard Wagner.

Dans les annonces des journaux on voit souvent répéter cette réclame: *le meilleur chocolat, c'est le chocolat du Cap*. Les amis de Richard Wagner ont dit aussi: *Le meilleur musicien, c'est le musicien Wagner*.

A force de le dire, on l'a cru, et l'Opéra monta, il y a cinq ou six ans, un des opéras du maestro allemand, le fameux *Tannhauser* [*Tannhäuser*].

Richard Wagner vint lui-même diriger les répétitions. C'était un allemand froid, calme, entêté, résolu. Il arriva à Paris et étonna surtout ceux qui le fréquentèrent par son énorme outrecuidance et son insoutenable orgueil.

Lui-même avouait avec une naïveté présomptueuse que sa musique serait la musique de l'avenir. Lui seul règnerait un jour et ferait école. Quant à ses confrères Rossini, Meyerbeer, Halévy, ce sont, d'après lui, des petits artistes sans talent, dont la réputation, est votée eu du moins surfaite.

Nous emprunterons à notre confrère et ami Albert Wolff, quelques lignes qu'il a écrites à propos du *Tannhauser* [*Tannhäuser*], la première œuvre lyrique de Wagner à Paris.

Richard Wagner était convaincu qu'en sortant de l'Opéra le public briserait la statue de Rossini et que Meyerbeer n'aurait plus qu'à porter l'*Africaine* au Théâtre Beaumarchais; il entra rue Le Peletier en conquérant, pour ainsi dire le chapeau sur la tête et la cravache à la main.

Il blessa le directeur, humilia les artistes et traita cet admirable orchestre de l'Opéra – le meilleur du monde – comme une bande de musiciens ambulants, bons tout au plus à jouer dans les guinguettes de la foire.

Rossini n'existait pas pour lui; Meyerbeer n'était qu'un polisson heureux; de Halévy il ne faisait pas plus de cas que d'un marchand de robinets qui joue du cornet à piston dans les rues.

Mais le lendemain de sa défaite, c'était un changement à vue. Cet homme, tout d'une pièce, déploya une rare platitude. Il se déclara prêt à faire les concessions qu'il avait refusées d'abord avec un si profond dédain.

Après ces réflexions de Wolff, nous tirerons cette conclusion: Wagner peut avoir du talent, comme tant d'autres musiciens de second ordre, mais le talent est et sera constamment gâté par l'orgueil et la vanité du maître.

Ceci nous ramène à parler de *Rienzi*, l'opéra qui a été joué hier au Théâtre-Lyrique.

L'histoire de *Rienzi* a été mise plusieurs fois au théâtre, notamment au Théâtre-Français en 1790, par Joseph-François Laiguelot, et à l'Odéon le 30 janvier 1826, par Gustave Drouineau, dont la carrière fut prématurément brisée par la terrible maladie qui obscurcit tant d'intelligences...

Quelques mots donneront aux lecteurs une idée du sujet de *Rienzi*, que quelques-uns d'entre eux connaissent déjà soit par l'histoire, soit par le célèbre roman anglais de Bulwer.

Rienzi est un enfant de Rome qui au treizième siècle, indigné de la tyrannie qu'y exercent les Colonna et les Orsini, seigneurs despotiques et turbulents, soulève le peuple et lui donne la liberté. Deux ou trois fois il eut à repousser des conspirations ourdies contre lui par les mêmes Colonna et Orsini; mais dans un des combats qu'il leur livra, il se laissa aller à des cruautés qui le firent excommunier par le pape et maudire par le peuple. Enfin, poursuivi, traqué, il succombe dans l'incendie du Capitole, auquel le peuple a mis le feu.

M. Wagner qui, comme Mermet, l'auteur populaire de *Roland à Roncevaux*, a écrit, en suivant pas à pas l'histoire, son poème et sa musique. Nous allons résumer les notes critiques de notre collaborateur Emile Abraham, sur les détails de l'œuvre du maestro.

Rienzi fut représenté à Dresde pour la première fois en 1843 et valut à son auteur la place de maître de chapelle.

Rienzi n'est qu'un immense chant patriotique, où les chœurs jouent le plus grand rôle, mais dont l'excessive sonorité vous lasse bien vite.

Les morceaux de *Rienzi* les mieux réussis sont dans l'ouverture, qui débute par une phrase admirable des violons; puis vient un second motif d'un rythme entraînant, qui reviendra dans le cours de l'opéra. Nous citerons ensuite, au premier acte, l'air de *Rienzi*: *Quand la trompette aura sonné...* repris

par le chœur et d'un bel effet.

Nous avons encore à signaler dans le premier acte la phrase de Rienzi:

O peuple libre!

O peuple roi!

Nous arrivons à l'air le plus heureux de l'opéra, à la prière de Rienzi, pleine d'onction et de suavité, qu'on a vivement applaudie. Quant au final qui termine la partition, pendant l'embrasement du Capitole, il est digne des pages les plus insensées de Wagner.

Mlle Sternberger [Sternberg], qui débute dans le rôle d'Irène, est une jeune et charmante personne, possédant une jolie voix de soprano élevé.

Quant à Monjauze, il a été très applaudi dans le rôle de Rienzi.

Mme Borghèse (Adriano) possède une voix sympathique; elle a excité des bravos à plusieurs reprises.

Toute la pièce, en somme, se résume dans le rôle de Rienzi, c'est à peine si Wagner a glissé un mot d'amour que fredonnent timidement Adriano et Irène. Les autres rôles sont de vrais rôles de comparses.

La direction a fait pour cette pièce des frais énormes de décors et de mise en scène, sans compter un ballet qui représente l'enlèvement des Sabines. Il y a sans cesse et à tout propos trois cents personnes en scène et cependant, chose bizarre, négligence étrange, au deuxième acte, trente gentilshommes vigoureux et armés sont pris, arrêtés et mis en prison par trois gendarmes exténués.

A côté des observations de M. Emile Abraham, nous ajouterons l'appréciation plus sévère, peut-être, de notre voisin de stalle.

M. Alexis Azevedo, avec lequel j'ai eu le plaisir de causer pendant les entr'actes, m'a fait des observations que j'ai retenues malgré moi, tant elles m'ont paru fines et spirituelles, et je les rapporte ici, telles qu'elles me reviennent sous la plume.

Des tapages assourdissants, décorés du nom des sonorités, des récitatifs sans accent et sans relief, des *mélodrames* confus, des réminiscences à profusion, des marches à presque tous les actes, lesquelles ont le double inconvénient de ne pas faire marcher la pièce et de ne pas valoir celle de *Tannhäuser* [Tannhäuser], des duretés harmoniques à faire frémir un Mohican, voilà ce qu'on rencontre presque sans cesse dans la partition de *Rienzi*.

M. Wagner cependant ne s'est pas complètement abandonné dans cette œuvre de sa première manière, au système qui l'a conduit aux impossibilités de *Tristan et Iseult* [*Tristan und Isolde*]. On voit qu'il voudrait chanter. Mais il ne parvient à produire que des *motifs* si plats, si décolorés, si merveilleusement insignifiants, que l'on comprend très bien son horreur pour la mélodie: c'est un prêté pour un rendu.

Il n'y a pas d'exemple qu'un compositeur ait jamais été aussi dénué d'imagination et de faculté créatrice que l'auteur de *Rienzi*, et le sentiment de l'expression et de la perspective scénique lui est aussi complètement étranger que le don de création mélodique.

Les quelques fragments passables qu'on trouve çà et là clairsemés dans cette Babel ultra pauvre et archi-tapageuse, ne suffisent pas à préserver l'auditeur d'un ennui mêlé d'irritation qui peut aller jusqu'à la névralgie.

Quelle que soit l'opinion à l'égard de *Rienzi*, nous constaterons cependant que la première représentation en a été brillante.

La salle était divisée en deux camps, les enthousiastes, ivres, fous, délirants! les protestants sifflant timidement, car le sifflet est plus difficile aux hommes polis que les applaudissements. Pour un rien, // 2 // il y aurait peut-être eu lutte à coups de poings.

La victoire est restée aux enthousiastes. Peut-être étaient-ils en nombre supérieur. Cette victoire est douteuse, au reste, car *Rienzi* est long et ennuyeux, et le vrai public qui va venir, désintéressé et désireux de s'amuser, donnera peut-être raison finale aux mécontents.

Une première représentation ne prouve qu'à moitié. Attendons... La suite nous dira peut-être si cette phrase, prononcée par M. Wagner, et même écrite par lui, est fondée:

« - Les Français n'entendent rien à la musique: ce sont tous des tailleurs! »

Des tailleurs, soit! Le mot est vrai pour M. Wagner, qui se souvient encore qu'il a, de chez eux, remporté une fameuse *veste!*...

LE PETIT JOURNAL, 8 avril 1869, pp.1-2.

Journal Title:	LE PETIT JOURNAL
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Thursday
Calendar Date:	8 APRIL 1869
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	2289
Year:	SEPTIÈME ANNÉE
Series:	None
Issue:	Jeudi 8 avril 1869
Livraison:	None
Pagination:	1-2
Title of Article:	RICHARD WAGNER ET RIENZI
Subtitle of Article:	
Signature:	THOMAS GRIMM
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page
Cross-reference:	None